# CD. Mozart: Concertos pour piano n°20 et 25 (Argerich, Abbado, 2013)




**CD. Mozart: Concertos pour piano n°20 et 25 (Argerich, Abbado, 2013)**. La grâce, la tendresse, le sourire de Mozart… Au festival de Lucerne 2013, les auditeurs ont eu la chance d'assister à l'un des concerts mozartiens les plus émouvants grâce à la complicité de deux artistes ici réunis après des duos précédents qui ont compté : Martha Argerich, la funambule émerveillée, et son compatriote le chef décédé en janvier dernier Claudio Abbado. Ils ont étonné par leur sens du jeu partagé et dialogué dès les années 1960 (voir notre photo en 1967). Voilà 10 ans que les deux interprètes n'avaient pas enregistré ensemble.

Dans ce doublé concertant, le n°25 s'impose par sa tendresse allusive, le fluide digitale de la pianiste qui semble retrouver la lumière et le mystère de l'enfance dans jeu perlé et liquide d'une absolue simplicité (climat d'une rêverie intacte dans l'andante central : l'accord flûtes / piano est à ce titre déchirant). Avec le 25, Mozart après Les Noces de Figaro vit une histoire d'amour avec les Praguois, qui mieux que les Viennois si conformes, lesquels ont boudé les Nozze, comprennent son style bouleversant. Ici sans clarinettes, la maturité laisse respirer une pureté de ton nourrie de candeur sûre parfois comme toujours traversée de gravité. L'orchestre Mozart de Claudio Abbado irradie de saine vitalité, jamais

démonstrative mais d’un bout à l’autre comme traversée par les battements d’un seul cœur, celui d’une tendresse élégante, insigne du raffinement mozartien le plus délicatement abouti.

## Magie mozartienne en complicité



Le 20 en ré mineur a la tonalité des élans plus tragiques, saisis par des mouvements paniques à laquelle Abbado transmet une énergie à la fois fine et incarnée d’une absolue portée humaine. En février 1785, Wolfgang laisse l’une de ses pages les plus personnelles : fondant l’hypothèse que ses Concertos sont bien tel un livre ouvert, le miroir de ses instants vécus les plus essentiels dans sa vie d’homme et de musicien. Ce tragique qui marque aussi l’ouverture de Don Giovanni s’accorde ici avec la finesse pudique propre à Mozart, alors établi à Vienne comme le plus grand compositeur de son temps, adulé comme tel par son père qui assiste à la création et aussi par Haydn, totalement bouleversé par le souffle déjà romantique du morceau. Le couple Abbado/Argerich réalise ici un accomplissement poétique d’une éloquence juste entre tendresse, aspiration, hypersensibilité (n’oublions pas que Carl Philipp Emanuel n’est pas loin : véritable modèle pour Mozart alors). La Romance diffuse son caractère enchanté tel

un songe hors du temps.
Le rondo final se distingue tout autant par son feu olympien, soulignant dans la complicité de deux artistes, une joie et une intensité rarement atteinte dans un programme. L'orchestre en totale harmonie avec le piano soliste (oeuvrant comme s'il en était une émanation organique) bouillonne, crépite, s'emballe avec la transe de la première excitation, en une fièvre dansante souvent irrésistible. Programme bouleversant et après le décès du maestro, parmi ses ultimes enregistrements, l'un de ses plus déchirants. Incontournable.

CD. Mozart: Concertos pour piano n°20 et 25. Martha Argerich, piano. Orchestra Mozart. Claudio Abbado, direction. enregistrement réalisé en mars 2013, Festival de Lucerne. 1 cd Deutsche Grammophon 028947 91033 6.

---

# CD. Richard Strauss : An Alpine Symphony, Ein Alpensinfonie. Daniel Harding, direction




**CD. Richard Strauss : An Alpine Symphony Ein Alpensinfonie. Daniel Harding**, direction. A la tête de l'Orchestre Saito Kinen au Japon le chef britannique s'attaque à un monstre symphonique qui à son époque égale les fusées mahlériennes, aspirées depuis leurs premières notes, vers la cime des étoiles. C'est une formidable machine qu'un bon chef habitué des grands effectifs doit faire décoller… comme un vaisseau spatial. Malgré son prétexte anecdotique (les étapes d'une ascension dans les Alpes avec en point culminant la magnificence des sommets enneigés, la tempête comme catastrophe, puis la descente dans un climat d'apaisement extatique), l'œuvre comme c'est le cas de la Symphonie pastorale de Beethoven (comptant elle aussi un orage) est moins descriptive que hautement symbolique, son propos exprimant tous les sentiments suscités par le miracle de la nature : une admiration non dépourvue d'inquiétude voire de surprise.

Hardin comme Jordan et l'orchestre de l'Opéra de Paris, dans une version récente (2012), se montre à la hauteur d'une partition impressionnante, convaincant par son sens de l'architecture comme de la clarté de la polyphonie. La baguette veille à chaque entrée, soigne l'éloquence majestueuse des thèmes, mesure la brume de la texture orchestrale sans noyer les timbres, avec une évidente préoccupation de clarté dans les étagements et la spatialisation (cors lointains, bois, cloches…). Il y manque cependant un vrai souffle capable de tirer le développement et l'enchaînement des séquences (parfaitement décrites) au delà d'un simple catalogue d'effets et d'idées (certaines géniales) strictement réaliste. Harding expose la totalité des composantes du très riche flux musical, sans vraiment prendre

parti, or il faut cependant une vision mystique et panthéiste voire à défaut poétique, pour assurer ce lien organique qui fait l'unité de la partition. Jordan par exemple savait travailler avec une réelle sensibilité chambriste la transparence et la lumineuse activité de l'œuvre. Cependant l'honnêteté du chef britannique qui fait effectivement tout entendre, reste louable.
Terminée en 1915, Une symphonie Alpestre recueille l'expertise du Strauss narratif doué d'un remarquable tempérament dramatique dans ses nombreux poèmes symphoniques. S'y amplifie ce flot impétueux d'essence philharmonique au très grand format qui rappelle souvent la démesure et le flamboiement spirituel de l'opéra contemporain La Femme sans ombre (qui sera d'ailleurs créé après la guerre). Le déluge et les vertigineuses portées orchestrales dépassent de loin tout ce qui a été entendu, soulignant le Strauss bâtisseur à l'échelle du cosmos. Sans vraiment s'imposer cette nouvelle lecture, apporte la preuve d'une partition de haute valeur qui exige précision et profondeur.

Richard Strauss : Eine Alpensinfonie, An Alpine Symphony. Saito Kinen Orchestra. Daniel Harding, direction. Parution : le 3 mars 2014. 1 cd Deca 0289 478 6422 6 CD DDD DH

---

# Venezuela : les 39 ans du Sistema



« *Notre musique constitue un langage universel de paix* » (**Gustavo Dudamel**). Concerts commémoratifs pour le 39ème anniversaire du Sistema fondé par **José Antonio Abreu**. En février 2014, le Vénézuela vit l'un de ses plus importants événements artistiques de l'année : **cette semaine à Caracas, le Sistema célèbre son 39ème anniversaire** sous la baguette, toujours enflammée de Gustavo Dudamel, son fils le plus médiatisé à l'échelle planétaire, qui dirigera quatre des grandes formation liés au Sistema, l'Orquesta Sinfónica Simón Bolívar de Venezuela, la Sinfónica Juvenil de Lara, le Chœur Sinfónico Juvenil de Lara et la Sinfónica Nacional Infantil de Venezuela.

La musique classique et l'expérience de l'orchestre seraient-elle des modèles d'intégration sociale? **Le Sistema a été fondé en 1975 par le maestro vénézuélien José Antonio Abreu** avec l'objectif de proposer un nouvel apprentissage à la fois collectif et individuel de la musique aux plus démunis, à travers les orchestres symphoniques et les chœurs dans tout le pays. Son objectif est d'aider la jeunesse en l'accompagnant à trouver sa voie personnelle et sa place dans la société selon une vision humaniste. Apprentissage et discipline, éducation, expérience de l'orchestre comme excellente formation au groupe, le parcours de chaque élève instrumentiste est un moyen très efficace pour son accomplissement. Depuis ses débuts (et à travers ses nombreux résultats plutôt convaincants), le Sistema est devenu un modèle pédagogique, artistique et social, qui a obtenu une reconnaissance internationale : c'est sans doute le plus réussi de l'histoire du Venezuela et même de l'Amérique du Sud.

**Les 39 ans du Sistema à Caracas**

# Tchaikovski pour célébrer les 39 ans du Sistema

**Tchaikovsky** est le compositeur mis à l'honneur pour le 39ème anniversaire du Sistema, une grande partie de son œuvre symphonique sera donnée, comme une folle semaine russe à Caracas. Gustavo Dudamel, Christian Vásquez, Dietrich Paredes, les fleurons du Sistema dirigeront les plus importantes formations du pays.

A l'heure où le manque de stratégie sociale et culturelle est la monnaie courante de beaucoup de pays, où même l'Europe fer de lance de l'histoire musicale depuis la polyphonie médiévale, ne développe pas de projet similaire au Sistema pour sa jeunesse en perte de valeurs et de références, il est gratifiant de suivre au Venezuela toute une génération de jeunes musiciens, de les voir grandir grâce à la force constructrice de l'art.



*José Antonio Abreu et de jeunes instrumentistes élèves du Sistema (DR)*

**agenda des célébrations du 39ème anniversaire du Sistema au Vénézuéla**

**Sala Simon Bolivar, Centro nacional de Accion Social por la Musica**
**Caracas Venezuela**
**Concert gratuit des 39 ans du Sistema : Dimanche 16 février 2014**
Symphonies n°1, 6 de Tchaikovsky
Orquesta Sinfonica Simon Bolivar de Venezuela
Gustavo Dudamel, direction

**Los Angeles, Walt Disney Concert Hall**
**Le 21 février, 20h**
Festival Tchaikovsky
Orquesta Sinfonica Simon Bolivar de Venezuela
Gustavo Dudamel, direction
Concerto pour violon (soliste : Alina Pogostkina, violon)
Symphonie n°2 » Petite Russie «

**+ d'infos** : sur le site officiel du Sistema à Caracas
Voir aussi le calendrier de tous les concerts commémoratifs des 39 ans du Sistema

# CD. Schubert par Bertrand Chamayou, piano (Erato, 2013)




**CD. Schubert par Bertrand Chamayou, piano (Erato, 2013)**. Le toulousain Bertrand Chamayou, 32 ans, sort un nouvel album consacré à Schubert chez Erato. Rien n'est comparable à l'univers schubertien au piano : il y faut exprimer cette nostalgie de l'indicible : *sensucht* (mélancolie purement germanique propre aux Romantiques), vrai défi pour l'interprète. Les amateurs pourront en évaluer la palpitante texture, remarquablement transmise entre transe et finesse à l'opéra par Jonas Kaufmann qui n'a pas hésité à intituler ainsi (Sensucht) un récent cd en tout point irrésistible … Pour son 5ème disque, le trentenaire pianiste revient surtout à une partition qui est le cœur de son nouveau programme : la *Wanderer fantaisie* de Schubert, un massif qui se dérobe souvent sous les doigts étrangers, et qui parfois se révèle sous le feu plus suggestif de quelques interprètes en affinité. Car même si ses Schubertiades laissent un sentiment de jeunesse joviale et généreuse, réunie entre musiciens virtuoses, il y a de la profondeur et une gravité pudique qui se lit partout, dans chaque mesure. Chamayou compose sa propre schubertiade, glanant ici et là parmi les œuvres de Franz, intercalant aussi des pièces a priori hors sujet mais d'esprit proche et fraternel dans une progressive introspection à partager :

Lieder transcrits par Liszt, Impromptus, deux Ländler (inspirées par des thèmes folkloriques), une valse filtrée par Strauss lui-même … C'est au final un portrait personnel et un hommage à la figure de Schubert : compositeur viennois errant, sans attaches, qui laisse une ombre tenace mais évanescente d'une irrésistible profondeur, associant légèreté et amertume, blessure et espérance, renoncement et ivresse tendre, appétit et désir, humilité et repli.

**Schubert un peu lisse et poli …**

A force de clarification, le jeu du solaire **Bertrand Chamayou** s'expose unilatéralement dans la … lumière. L'éloquence de son contrepoint, l'équilibre parfois très affirmé (trop) de sa polyphonie contredisent la sensibilité d'un compositeur qui bascule constamment dans l'oubli, l'anéantissement, l'effacement de soi, le grisâtre fécond et milles autres nuances intermédiaires… le pianiste ferait-il trop de concerts au point de manquer de temps pour approfondir réellement chacun de ses disques ? C'est le sentiment qui nous traverse à l'écoute des premiers mouvements de son Schubert initial : *Allegro con fuoco* (ma non troppo – !) et *Adagio* de la *Wanderer* justement.
Dans ce portait aux facettes indirectes qui passent par les transcripteurs, Liszt donc ou le très intéressant Richard Strauss de la fin (*Kupelwieser-Walzer* de 1826 transcrite en 1943), la figure de Schubert reste lointaine ; les doigts agiles et déliés, moins précis et nuancés à la main droite en particulier dans les aigus affleurent le mystère Schubert sans atteindre son essence (voilà pourquoi le plus grands n'ont vraiment délivrer le message schubertien qu'en fin de carrière). C'est pourquoi de notre point de vue, son disque Liszt précédent était beaucoup mieux investi, plus naturellement interrogatif. Restent **les 3 Impromptus de l'opus D946** : le premier Allegro assai en mi bémol majeur suffoque à peine (saturation de la sonorité, prise de son trop ronde ou lisse, il y manque les vertiges nuancés que d'autres plus

inspirés ont su y apporter : l'ambiguité, l'ambivalence, les spasmes entre terreur et panique…). La neutralité du jeu par trop de retenue échappe à toute intériorité déchirée (le choix du Steinway superbe Rolls au son plein et lisse évite ici toute aspérité, pourtant si bénéfique dans le cas du trauma silencieux d'un Schubert à jamais et surtout dans ce programme… inatteignable). L'Allegretto en mi bémol mineur manque de cette légèreté fragile, filigranée, sur le fil mais l'énoncé de l'innocence recouvrée, espérée, toujours caressée et lointaine à la fois gagne une présence mieux exprimée ; dans la réitération du motif et dans le changement plus marcato du second thème, le pianiste semble faire surtout de clarté et sobriété, son principal  et décidément systématique mode expressif, au détriment d'une douleur plus secrète qui reste malheureusement … absente. C'est comme s'il s'interdisait toute effusion sincère, évacuant l'énoncé, le précipitant même, sans failles ni doutes. Enchaîner aussi rapidement l'Allegro en ut majeur (dernier volet du triptyque) relève pour nous de la faute comme s'il s'agissait d'évacuer toute la charge émotionnelle qui a précédé, sans le temps nécessaire de la méditation, du silence réparateur… curieux sens des passages. Evidemment dans cet ultime Schubert, la digitalité extérieure voire démonstrative et percutante du pianiste sert mieux un morceau où priment le nerf des contrastes, la vitalité comme le caractère des motifs rythmiques. Dommage. La Schubertiade imaginaire de Bertrand Chamayou trop lisse, trop précipitée nous laisse mitigés. Peut être attendions-nous trop de ce nouvel album… Aborder Schubert n'est-il pas trop tôt pour le pianiste?

**Franz Schubert (1797-1828) : Wanderer Fantasie D760, 1822. 3 Klavierstücke, Impromptus, D946, 1828. Bertrand Chamayou, piano Steinway.** 1 cd Erato. enregistrement réalisé à Paris Salle Colonne, en novembre 2013. Si le disque Schubert de Bertrand Chamayou nous laisse réservé, faîtes vous votre propre opinion en écoutant le pianiste lors de ses prochains passages à Bordeaux et La Rochelle …

*En concert : le 9 mars à Bordeaux, le 7 avril 2014 à La Rochelle*

---

# Puccini : La Bohème par Anna Netrebko à Chicago



**France Musique, ce soir 19h. Puccini : La Bohème avec Anna Netrebko**. Depuis l'Opéra de Chicago, la soprano russo autrichienne Anna Netrebko incarne Mimi, cousette émancipée du Paris bohémien et hautement artistique ; au café Momus, puis à la barrière d'enfer enneigée, les amours de Mimi et de Rodolphe éprouvent le choc de la vie réelle, souvent difficile et tragique… Phtisique, Mimi se sent condamnée et Rodolphe ne parvient pas vraiment, malgré ce qu'il dit, à quitter sa jeune maîtresse. Plus qu'un opéra à airs, mettant surtout en avant les chanteurs, Puccini exprime la couleur particulière du Paris romantique (inspiré du roman de Henry Murger, Scènes de la vie de Bohème paru en 1845) où malgré la misère des artistes, l'amour et le pur lyrisme en leur fragilité idéalement brossée, étreignent les coeurs prêts à s'enivrer. La flamboyante partition orchestrale de Puccini est le vrai protagoniste d'un opéra qui outre son sujet parfois léger, déconcerte par ses audaces harmoniques. Du pain béni pour les chefs soucieux de nuances et d'évocations poignantes.
La production de Chicago bénéficie surtout de son plateau vocal : Anna Netrebko est une Mimi palpitante et

hypersensible, ange trop fragile mais incandescent (comme le fut avant elle l'inégalable Mirella Freni : son modèle ?) et comme partenaire l'excellent ténor Joseph Calleja, certes piètre acteur mais voix stylée taillée pour les jeunes poètes amoureux du Paris romantique

Opéra enregistré le 15 juin 2013 à l'Opéra Lyrique de Chicago.
Opéra en quatre tableaux créé le 1er février 1896 au Teatro Regio de Turin, Italie.Musique de Giacomo Puccini (1858-1924).Livret de Giuseppe Giacosa et Luigi Illica d'après le roman de Henri Mürger Scènes de la vie de Bohème.

Anna Netrebko, Mimì
Joseph Calleja, Rodolfo
Elizabeth Futral, Musetta
Lucas Meachem, Marcello
Andrea Silvestrelli, Colline
Joseph Lim, Schaunard
Dale Travis, Benoit/Alcindoro

Choeur et orchestre de l'Opéra Lyrique de Chicago
Emmanuel Villaume, direction

Consultez la page dédiée à La Bohème de Puccini sur le site de France Musique

---

# Les Pêcheurs de perles de Bizet à La Cité de Nantes




**Nantes, La Cité. Bizet: Les Pêcheurs de perles. Les 4 et 6 février 2014,20h.** En version de concert, Les Pêcheurs de perles confirment le talent d'orchestrateur raffiné d'un Bizet qui tente alors en 1863 de s'imposer sur la scène lyrique. Pour deux dates événements à Nantes, la distribution vocale comprenant deux talents sûrs : **Anne-Catherine Gillet et Frédéric Antoun, sans omettre l'excellent baryton Etienne Dupuis** défend l'articulation et la musicalité du texte. Accordés avec le tissu orchestral somptueux, la production que propose Angers Nantes Opéra a toutes les qualités pour réévaluer une partition musicalement irrésistible : une œuvre décisive avant Carmen, déjà perlée et constellée de trouvailles instrumentales et harmoniques, révélant derechef le génie de Bizet.
Orientalisante, c'est à dire doucement exotique selon l'usage au Second Empire, l'oeuvre ne cherche ni la vraisemblance ni le réalisme anthropologique ; c'est une plongée dans un imaginaire onirique que porte l'écriture musicale. L'une des plus riches et brillante, subtiles et poétiques, transparentes et colorée (méditerranéenne dira Nietzsche à propos de Carmen à venir) comme l'avait relevé le pourtant très difficile Berlioz.

**3 raisons pour aller écouter Les Pêcheurs de perles à Nantes** :

– pour la distribution réunit une équipe de chanteurs parfaits dans l'élocution musicale d'un français intelligible
– pour le chef Mark Shanahan, familier des scènes angevine et nantaise, toujours très scrupuleux dans la finesse et le dramatisme
– pour une partition de pleine maturité qui avant Carmen, illustre l'ambition de Bizet à se faire un nom sur la scène

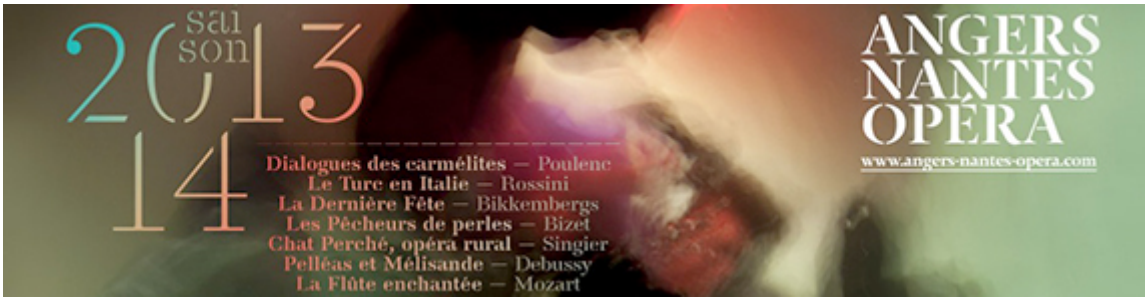
lyrique parisienne

**Georges Bizet: Les Pêcheurs de perles, 1863**
Livret de Eugène Cormon et Michel Carré. Créé au Théâtre Lyrique de Paris, le 30 septembre 1863.

Anne-Catherine Gillet, Leïla Frédéric Antoun, Nadir Etienne Dupuis, Zurga Nicolas Courjal, Nourabad
Chœur d'Angers Nantes Opéra Direction Xavier Ribes Chœur de l'Opéra national Montpellier Languedoc-Roussillon Direction Noëlle Geny Orchestre National des Pays de la Loire
Mark Shanahan, direction
[Opéra en français avec surtitres]

Nantes, La Cité
mardi 4, jeudi 6 février 2014 à 20h

Informations
Réservations



# DVD. Offenbach : Les Contes d’Hoffmann (Denève, 2013)



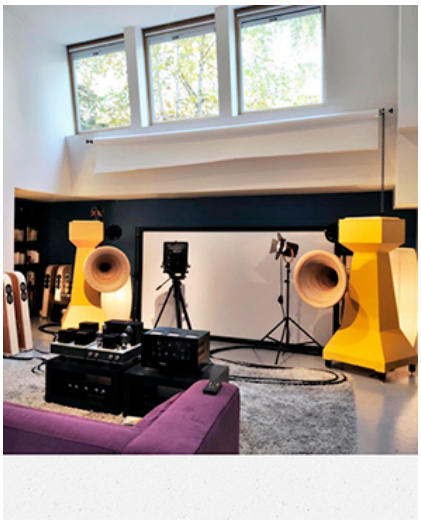

**DVD. Offenbach : Les Contes d’Hoffmann (Denève, 2013). Cauchemard féérique.** Barcelone, Liceu, février 2013. Pelly connaît bien les Contes hofmanniens, mais ici, rétablis selon la révision pertinente qu’en propose aujourd’hui le spécialiste reconnu (légitimement) Jean-Christophe Keck. L’opéra y gagne un surcroît de cohérence et de vivacité, de tension et de profondeur, tout au long des 3 tableaux féminins : Olympia, Antonia, Giuletta; triptyque fantastique qui exprime l’amertume du poète, sa malchance amoureuse qui est plus qu’incidents en série : malédiction vénéneuse et obsessionnelle (d’où son fort éthylisme exposé dès le prologue et ses glous glous gouleyants) …
La mise en scène reste efficace, forte, parfaitement cynique et glaçante quand paraît la figure diabolique, versatile, volubile, ironique, sardonique, selon ses masques : Lindorf, Coppélius, Miracle, Dapertutto (expressionnisme et fantomatique idéal de Laurent Naouri : c’est lui le champion de la production). Le jeu d’échelle des décors ajoute au délire visuel, celui d’un cauchemar façon ciné berlinois ou pièce noire, âpre à la Ibsen… propre à nous plonger dans un vertige hypnotique et nauséeux. Le fini esthétique est parfait : il laisse explicite ce fantastique suffoquant et glacial du romantisme français à l’opéra. En Hofmann Michael Spyres n’a pas l’élégance cynique articulée de son partenaire français

mais l’engagement est louable.
Parmi les héroïnes, 3 différentes chanteuses ici quand souvent on préfère distribuer les 3 rôles à une seule cantatrice (au risque qu’elle y laisse une partie de sa voix), seule Natalie Dessay en Antonia déçoit : le chant n’est plus qu’ombre et déchirure, un constat parfois douloureux. La diva a bien fait de se consacrer au récital de chansons, c’est un autre défi plus adapté à sa voix malheureusement atteinte. Celle qui fut une Olympia légendaire (dans la mise en scène de Savary à Orange)  pâlit : quel dommage. Dans la fosse, règne l’équilibre et la mesure d’une baguette habile dans le répertoire français, le rousselien Stéphane Denève.
Visuellement, le spectacle est somptueux ; la force du fond démoniaque captive de bout en bout, grâce à l’incarnation d’un Naouri au sommet.

Jacques Offenbach (1819-1880) : Les contes d’Hoffmann. Version Keck. Michael Spyres (Hoffmann), Kathleen (Olympia), Natalie Dessay (Antonia), Tatiana Pavlovskaya (Giuletta), Laurent Naouri (Lindorf, Coppelius, Miracle, Dapertutto), Michèle Losier (La Muse, Nicklause) … Choeur et orchestre du Grand Théâtre Liceu de Barcelone. Stéphane denève, direction. Laurent Pelly, mise en scène. 2 dvd Erato 46369140. Enregistrement réalisé en février 2013. NTSC 16/9.

---

# 080, huit zéro huit : le conseil hi-fi hors normes



**HI-FI. 080 : un regard avisé sur le marché.** Le conseil et la sélection d' un spécialiste font souvent la différence. Ils savent mettre en confiance… ce que propose aujourd'hui 080 (zéro huit zéro). Le marché de la hi-fi semble parfois inondé par une multitude de produits, certes de grande qualité, et par un grand nombre de magasins. Comment déceler la perle rare, le système qui épousera votre salon sans suivre aveuglement les nombreux conseils qui aboutissent, parfois, à un achat coûteux et impersonnel. Nous sommes ici persuadés que la rencontre avec un vendeur, de surcroît passionné, aux choix personnels, assumés, est déterminant. Pour tout mélomane désireux d'un peu d'intimité dans un local approprié à l'écoute et aux conseils avertis, nous conseillons Zéro Huit Zéro (Paris, 17ème ardt). La marque propose un site internet qui précise le profil du passionné à l'origine de cette aventure particulière ; c'est aussi un lieu d'accueil lui aussi original qui entend partager et transmettre sa propre vision de la hi-fi.

**la sélection hi-fi de 080**

Actuellement, un sublime système monté par Monsieur **Romain Grandadam,** l'hôte des lieux, nous a semblé particulièrement réjouissant. L'ensemble permet une reproduction musicale d'une éloquence sans égal, et pour tout type de musiques.

**L'ampli DAC Stateline Amp 2 de Stein Music (« Référence Achat » de Haute Fidélité du mois de décembre 2013)** : Un ampli d'une conception atypique d'un extrême raffinement propre en général aux bons amplis à tubes,

intégrant un DAC avec entrée USB de qualité à 1998 € (et version Signature à 2698 €).




**Les enceintes à pavillons Prime de Tune Audio** (récompensées par un « Blue Moon Award ») : ce sont actuellement les enceintes les plus vivantes et les plus expressives du marché, compatibles avec tout type d’ampli, même peu puissant, à partir de 6900 €.



Plus d’infos et de produits sur le site 080

Du lundi au samedi : 01 83 92 57 74
par email : rg@080.fr
sur facebook : 080

---

# HOME CINEMA : notre sélection



**HOME CINEMA. Notre sélection.** Vous avez votre écran… vous souhaitez à présent profitez de tous vos programmes télé avec un son de qualité ? Voici nos premiers choix pour un guide peu à peu exhaustif selon les nouveautés du marché et nos retours tests. Face à la diversité des offres télévisuelles, comment recevoir dans de bonnes conditions d’écoute dans son salon, les émissions, fictions, concerts, retransmissions et opéras qui vous sont chers ? Le choix d’un grand écran ne fait plus problème. Lui associer un système audio convenable – idéal pour les retransmissions en direct par exemple, reste plus délicat. Voici notre choix pour réussir à faire de votre cher foyer, une presque salle de cinéma où retrouver le plaisir du grand écran associé à un son de qualité.

Les écrans télé vidéo se sont agrandis, offre le nouveau standard de la full HD, se son allégés mais… souvent, présente

un son trop léger dépourvu de définition et de basse. L'offre packagée du tout en un, est souvent à éviter. Vous obtiendrez un meilleur résultat en associant à votre téléviseur, deux enceintes classiques reliées ou non au poste vidéo via un ampli.

**ampli audio vidéo**



**Pioneer : récepteur VSX-527**. A moins de 500 euros, le VSX 527 de Pioneer saura vous satisfaire en restituant audio et vidéo de haute qualité. Il est compatible Airplay et Android. Le détail des pochette de l'album choisi, s'affiche avec les infos audio. La connectique avec votre Iphone, Ipod, Ipad est possible. Avc l'appli ControlApp de Pioneer sur votre mobil, vous pouvez depuis votre smartphone ou votre tablette streamer (streaming en DLNA) directement sans fil votre tracklist sur vos enceinte connectées depuis le récepteur.
L'appareil est doté de 6 entrées vidéo HDMI; sa puissance est de 5 x 100 w ; les entrées audio comprennent 4 analogiques, 1 numérique coaxiale, 1 numérique optique. De plus, il fait aussi tuner FM et AM permettant de recevoir toutes les radios accessibles. Dimensions : LxHxP : 43,5 x 16,8 x 34 cm. Poids : 9 kg. Façade noire. Origine : Japon.
**Consulter le fiche produit du récepteur VSX-527 sur le site de Pioneer**
(prix indicatif autour de 450 euros)

**enceintes pour écrans**



A moins de 400 euros (autour de 399 euros), le **BOSTON Tvee model 26** est pour vous. La barre de son,  » soundbar  » (2kg) remplace ici le dispositif alternatif et éclaté (de 4 à 6 enceintes selon les systèmes et les marques) pour assurer la spatialisation du son autour de l'écran. d'une largeur de 80 cm, la barre se place sous l'écran ou au dessus (prévoir une installation adaptée en conséquence). Sa hauteur – moins de 9 cm : 8,3 com précisément-, abrite deux haut parleurs large bande. La barre est connectée directement à l'écran (entrées analogiques : fiche RCA ou minijacks, ou entrées optiques), le décodeur Dolby est intégré. La barre est associé à un caisson de grave (3kg), sans fil, à placer où bon vous semble dans la pièce (rectangle aux dimensions correctes, peu encombrant : LxHxP: 27 x 24 x 28 cm). Boston propose aussi l'option sans le caisson de grave (model 10 à environ 229 euros). Puissance : 150 w (RMS). Finition noire. Origine : USA. Voilà de quoi recomposer dans votre salon, l'ambiance théatralisée d'une salle de cinéma. Consultez les sites vendeurs et comparez les prix : de bonnes affaires vous attendent sur ce produit. Son

rapport performance / prix est sans concurrent sur ce segment. **Consultez le site de Bostonacoustics.com**

Vous pouvez dans un autre cas, optez pour un fabricant de qualité supérieure tel **B&W dont l'excellent modèle » Panorama 2 « ,** (également barre de son mais pièce unique : pas de caisson séparé associé – longueur : 110 cm) peut atteindre 2000 euros. Question de choix et de porte monnaie.

---

# CD. Pascal Dusapin : Morning in Long Island (Deutsche Grammophon)

**CD. Pascal Dusapin : Morning in Long Island (Deutsche Grammophon).** *Le titre de ce nouvel album du nancéen né en 1955, Pascal Dusapin, laisse envisager une évocation climatique, une manière de réflexion sur le temps et l'espace d'un instant inscrit dans la mémoire. Souvenir musical fixé par un déroulement musical en quatre mouvements, Morning in Long Island (2010) semble étirer le temps, ou précisément la ligne fait surgir par intermittences, la couleur de certains instruments faisant jaillir concrètement comme la présence recomposée des émotions vécues, bois, cordes (dont la harpe sur un tapis des violons) ; c'est la transposition d'un moment sur la plage, au petit matin, comme une aurore, flottement suspendu entre l'eau, le ciel, la mer … longue irisation où se*

*mêlent aussi une certaine tension née de l'étrange et du mystère environnant.*

**du mystère à l 'ombre : un atmospérisme varésien**




**Morning in Long Island** est un paysage sonore où les éléments d'une introspection intime l'emporte sur le sentiment pur du plein air ; toute l'écriture enrichit en un filtre très évocateur, le principe de la réitération subjective. La pièce en quatre parties compose avec les deux autres partitions Reverso (solo n°6) et Uncut (solo n°7), les trois concerts pour orchestre qui redéfinissent dans l'univers dusapien, le rôle et le sens de l'orchestre.
Chung reste vigilant sur la transparence et la clarté d'une oeuvre façonnée par un architecte (avec souvent de grands lames de fond qui semble récapituler toute une existence passée), pensée croissante aux effluves organiques (la puissance des Interludes marins du Britten de Peter Grimes n'est pas loin). La conception originelle a le sens de la masse et de la texture, en n'oubliant jamais la claire coloration d'un spectre scintillant par son fini instrumental. Le chef réussit et l'ampleur et le détail, trouvant parfois (Fragile, Simplement) une éclosion sensuelle indiscutablement convaincante. Atmosphérisme, hédonisme formel portent une progression dramatique finement équilibrée.

**Reverso** comme Uncut précisent la réponse à la question de la ligne pure ; séparés des épisodes précédents, Reverso serait comme la note pénultième, celle qui s'autorise une libération des tensions antérieures et permet la révélation comme achèvement du cycle : longues déferlantes, travail sur le timbre et la couleur, déflagration (cependant très mesurées) aux cuivres (somptueux accents des trombones), tout semble à la fois s'organiser et se libérer dans un voile de brume

évanescente… La fin de cette première pièce de presque 19 mn est emblématique, venue de l'ombre, retour à l'ombre, préservant là encore toujours la gravité intacte du mystère, comme une lente et inéluctable rétractation (Dusapin parle même de marche arrière, de l'avant vers l'arrière, éclairant le titre Reverso, signifiant donc l'envers choisi pour le développement).

Avec sa fanfare noble du début (6 cors), **Uncut** prolonge l'univers énigmatique de Reverso dans le sens d'un développement qui ne résout pas les tensions en présence. Par son déroulement tout aussi progressif et mesuré, Uncut semble exprimer un monde qui ne marche pas en arrière mais semble s'écrouler sur lui-même ralentissant toujours plus, chaque basculement dans le vide. Le sens de l'espace, étirement vertical, complète l'étirement de Reverso.
La pensée varésienne de Dusapin atteint un nouvel accomplissement ici, entre gravité, tension, mystère et irisation du tissu orchestral. Si l'on pense écouter la musique d'un repli façonné de façon létal comme une fin du monde (les codas sont toujours murmurées), l'idée d'un recommencement toujours possible, qui jaillit toujours dans chaque mesure, apporte cette tension primitive et forte qui préserve la dynamique d'une musique viscéralement envoûtante. Du grand art, servi par un interprète soucieux de l'intimité et du recommencement (avec une réserve dans le swing syncopé sauvage et félin dont Chung ne réussit pas la transe libératrice ; est ce un problème de tempo en vérité ? Le compositeur ne devrait-il pas ici revoir sa copie ?). Superbe album néanmoins.

Pascal Dusapin (né en 1955) : Reverso, Uncut, Morning in Long Island : Fragile, Interlude, Simplement, Swinging. Orchestre Philharmonique de Radio France. Myung Whun Chung, direction. Enregistrements réalisés à Paris en 2010 (Reverso), 2012 (Uncut), 2011 (Morning in Long Island). 1 cd Deutsche Grammophon 4810786.